

«énézuelienne, des massacres de l'Arménie, du cas du Transvaal, etc. Mais les choses iraient-elles si mal, en ce monde, si l'on avait un peu davantage le sens du trait d'union ?

ORNIS.

Québec, 5 février 1896.

Mon cher OISEAU-MOUCHE,

Les typographes ont maltraité mon article intitulé : *Hommes et choses d'autrefois*, et je viens ici t'en exprimer mon chagrin, mêler ma plainte au doux bruissement de tes ailes.

Dès le premier alinéa,—où il est question de bombes lancées par des assassins,—on a supprimé les mots : *sous le carrosse de Napoléon III*, qui ont pourtant leur importance, il me semble. Que deux bandits jettent des bombes sur un empereur, il y a là une grave affaire; supprimez l'empereur, les bandits perdent aussitôt leur qualité d'assassins, et il ne reste plus que deux honnêtes bourgeois se livrant à une récréation inoffensive.

Dans l'alinéa suivant, on me fait dire "l'heure présente" au lieu de "l'heure précise": d'où il résulte un anachronisme très réel, mais sans conséquence et qui ne nuira en rien au règlement de la question des écoles de Manitoba et à la théorie du double mouvement de la terre.

Mais voici qui est plus grave. J'avais écrit :

"Quelques semaines après l'attentat du 14 janvier 1858, la foule était admise à passer sous l'arc du triomphe du Carrousel et à s'approcher du palais des Tuileries, à la suite d'un char allégorique peuplé de nymphes et de déesses natives de Batignolles, que traînait un bœuf aux cornes enrubannées."

Au lieu d'imprimer "...un bœuf AUX cornes enrubannées," le typographe a mis "...AVEC cornes enrubannées," comme si les cornes d'un bœuf étaient un accessoire mobile et facultatif ! ... Or, les cornes du bœuf gras de 1858 étaient une institution permanente, et le personnage qui les portait n'avait nullement le privilège de les mettre ou de les ôter comme une femme met ou ôte sa caline ou son chapeau.

Les typographes, qui ont fait dire à Lamartine :

"Et laissa sur son sein exhaler ses soupers...", au lieu de :

"Et laissa sur son sein exhaler ses soupirs...", n'ont pas fini de persécuter les gens.

Admirez, en passant, avec quelle

candeur je me faufile auprès de l'auteur du *Lac* pour me plaindre de mon sort. N'allez pas au moins m'accuser de vanité : vous savez bien que ce vilain défaut n'a aucune prise sur ceux qui ont l'habitude de toucher un clavier ou de tenir une plume.

E. G.

—De la Rédaction. Nous dirions bien à M. Gagnon que l'OISEAU-MOUCHE pousse à chaudes larmes, et sera toujours inconsolable des incorrections du dernier numéro. Mais notre ami a une manière si charmante de rectifier les choses, que nous le ferons peut-être exprès, une autre fois, pour maltraiter ses écrits (car nous avons lieu de croire que son article de l'autre jour aura maints successeurs) et l'obliger à remettre la main à la plume.

LE CLUB "RACINE"

Un club ? Encore un club ? A Chicoutimi ? Ah ! c'est dégoûtant à la fin. Passe à Montréal, (*) où tout est permis, où, à force de coudoyer l'absurde, on finit par l'accepter comme une chose inductible, avec une indifférence qui n'est ni de la vertu, ni du dédain, mais plutôt de la lassitude. Ils sont assommants ces journaux qui, chaque jour, nous arrivent avec des pages de caricatures grotesques, de monstrueuses exhibitions de muscles tendus, de poings fermés, de têtes laides et grimaçantes. Mais l'OISEAU-MOUCHE ! l'OISEAU-MOUCHE nous parle de club, lui aussi ! voyons, tu perds la tête, mon petit. Tu n'es pas si vulgaire.

Attendez, cher lecteur, il y a club et club, comme il y a fagot et fagot ; le club dont le nom brille en tête de cet article n'est point un club comme un autre.

Il se compose d'une vingtaine de philosophes, imberbes, il est vrai, mais sains d'esprit et de corps, méprisant l'argent et la gloire et poursuivant le plaisir sans jamais faire à l'honneur : c'est donc l'idéal des clubs.

Mais, me diriez-vous, de quoi s'occupe-t-il donc, ce Club ? Est-ce un club de *raquetteurs*, de patineurs, de pêcheurs, quoi ? Ou bien, un club de joueurs à la crosse, au *base-ball*, au *foot-ball* ? Mais oui, c'est tout cela, et bien plus que cela même, car on l'appelle le *club universel*.

En effet tous les exercices du sport nous sont familiers. Quand il neige, nous chaussons nos raquettes et nous courons à travers champs et bois comme de vrais *nemrods* algonquins ou iroquois. Dans les temps froids, lorsque la surface de la rivière s'est solidifiée et que, comme une glace de Venise, elle reflète l'azur des cieux, montés alors sur de fines lames d'acier, nous glissons en tourbillonnant sur cette plaine limpide, emportés dans une course vertigineuse, semblables aux hirondelles qui rasent la terre avec toute la rapidité de leur vol.

Quand le soleil, devenu plus ardent, a fondu le froid manteau de neige qui recouvrait la terre, et que le printemps a ramené l'herbe

[*] Notre collaborateur n'est pas aimable pour la grande ville. Mais, comme il est lui-même montréalais, nous n'avons pas à intervenir. Nous n'allons pas nous donner la mission de faire régner la concorde entre les citoyens de toutes les cités de l'univers ! Rép.

et les fleurs dans les champs, nous laissons le patin et la raquette ; viennent la balle et le ballon.

Il s'engage alors entre les clubistes des jouets si animées que les amateurs de péripéties étonnantes y trouveraient l'accomplissement de leurs rêves. Veuillez bien croire que je n'entends pas parler de ces luttes barbares où la crosse et le bâton jouent le plus grand rôle comme armes offensives et défensives. Au contraire, chez nous, tout se passe de la manière la plus pacifique, et le seul bruit qu'on y entend est le sourd gémissement du ballon qui s'efforce en vain de regagner l'une ou l'autre borne du champ de bataille.

Je finirais peut-être ici la nomenclature des occupations du Club Racine, s'il ne s'occupait que des exercices du sport ; mais il n'en est pas ainsi : car il possède par-dessus tout le goût des beaux-arts, et c'est à cette particularité même qu'il doit son existence. C'est pourquoi, durant les longues soirées d'hiver, il se transforme en société scientifique et littéraire ; on y traite toutes les questions et l'on y accepte tous les travaux ; on fait de la critique littéraire, de la chronique, et on s'applique surtout à parler correctement. Nous invitons les contributeurs de nos collègues classiques à assister aux séances du Club Racine. Ils se conviendront que les "corrigéous-nous" n'ont pas été inventés par les journaux de la "Réforme".

Quand les beaux soirs d'été reviennent, le Club subit encore de nouvelles et fréquentes transformations. Une fois, c'est une brillante fanfare qui lance dans les airs ses notes éclatantes et nous serenade le plus délicieusement possible. Une autre fois, c'est une société orphéonique qui charme un auditoire profane ou une assistance religieuse par des chants d'une mélodie suave. Souvent même, dans nos fêtes particulières, les clubistes ne dédaignent pas de chausser le brodequin ou le cothurne.

Après cet exposé, vous conviendrez avec moi que le Club Racine n'est point précisément un club comme un autre. Il convient à tous les goûts, satisfait à toutes les exigences, et permet à tous ses membres de faire valoir leurs talents particuliers. J'ai donc eu raison de dire que c'était l'idéal des clubs.

On voit par ce bref exposé que les exercices du corps ne nous sont pas plus étrangers que les exercices de l'esprit. Pourtant, n'en doutons pas, il se trouvera encore des écrivains charitables, qui s'apitoieront sur le sort de "ces collégiens en tuniques étriquées, marchant d'un air monacal et recueilli, et se poussant nonchalamment les pieds à travers les amas de feuilles mortes," de ces "pauvres petites âmes comprimées par une discipline de fer."

Allez, monsieur Sylva Clapin, nous n'avons rien à envier, même quant au sport, à vos "rudes joueurs du McGill."

EUG. BELLAY, Etd.

NOS CONFÈRES DE LA PRESSE

—L'un de nos échanges, la *Sentinelles* (Mat-tawa, Ont.), est entré récemment dans sa deuxième année. Nos meilleures félicitations.

—L'*Anti-Maçonn*, que l'on vient de fonder à Paris, reproduit le roman de M. Tardivel,